

GORE VIDAL HOLLYWOOD

ROMAN

**TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR GÉRARD JOULIÉ**

GALAADE ÉDITIONS

CHAPITRE I

1

Lentement, William Randolph Hearst abaissa son vaste corps dans un superbe fauteuil Biedermeier marqueté d'arabesques et de lyres. « Ne dites à personne que je suis à Washington », fit-il avec un clin d'œil à son interlocuteur. À quarante et un ans Blaise Delacroix Sanford, le propriétaire du *Washington Tribune*, était toujours aussi impressionné par son ancien patron et mentor, le plus célèbre directeur de journal du monde, propriétaire d'une douzaine de journaux et de magazines, et récent producteur du feuilleton cinématographique de réputation mondiale intitulé *Les Périls de Pauline*.

« Comptez sur moi. »

Blaise, la main sur le rebord de son bureau, se livrait à des mouvements d'assouplissement. Contrairement au Chef, quinquagénaire grisonnant, Blaise, lui, était en excellente forme physique : il montait à cheval tous les jours, jouait au squash et combattait l'âge par toutes sortes d'exercices.

« J'ai passé l'hiver avec Millicent à Palm Beach, en Floride, vous connaissez. J'en ai l'air d'ailleurs. » Et de fait, le Chef avait la peau du visage très brune, hâlée et dorée de soleil. Derrière la tête de Hearst, Blaise apercevait par la fenêtre un bout de la Quatorzième Rue, lorsque, patatras ! le fauteuil Biedermeier se ratatina sur lui-même avec un

petit soupir plaintif comme un accordéon, et Hearst et son fauteuil se retrouvèrent à même le sol, assis sur un tapis persan, ce qui permit à Blaise d'avoir une vue complète de la Quatorzième Rue. Blaise bondit sur ses pieds.

« Je suis navré. »

Mais l'Orphée du journalisme populaire, apparemment insensible aux effets de la loi de la gravitation universelle sur sa propre personne, restait là, le cul par terre, tenant dans une main une lyre en bois de rose qui avait servi d'accoudoir et dirigeant vers Blaise un regard de naufragé.

« Quoi qu'il en soit, si je suis venu en ville, c'est pour vérifier si ce télégramme Zimmermann repose sur quelque chose, et si oui, comment vous comptez l'exploiter. Après tout, Washington c'est votre fief. Mon fief à moi c'est New York.

— New York et tout le reste. Personnellement je pense que c'est de l'intoxe... Pourquoi ne prenez-vous pas une autre chaise ? »

Hearst posa la lyre à côté de lui.

« Lorsque j'étais à Salzbourg, j'ai acheté toute une cargaison de meubles Biedermeier que j'ai fait expédier à mon domicile de New York, où ils attendent toujours d'être déballés d'ailleurs. »

Hearst se dressa de toute sa hauteur avec la même lenteur et la même majesté qu'il avait mises pour s'asseoir. Il avait bien deux têtes de plus que Blaise.

« Navré pour le fauteuil. Envoyez-moi la facture.

— N'y pensez plus, Chef. »

Dans sa nervosité Blaise avait appelé Hearst par le nom que lui donnaient tous ses employés, mais Blaise était son égal et il s'en voulait de ce lapsus. Tandis que Hearst s'installait confortablement dans un fauteuil club, Blaise prit sur son bureau le prétendu télégramme Zimmermann. Il en avait reçu une copie d'un de ses informateurs à la

Maison-Blanche, tout comme Hearst apparemment. Ce télégramme avait été envoyé secrètement de Londres au Président Wilson le samedi 24 février 1917. On était maintenant lundi et dans le courant de la journée Woodrow Wilson prononcerait un discours devant le Congrès dans lequel il exposerait les intentions du gouvernement américain concernant la guerre que les puissances d'Europe centrale, notamment l'Allemagne, étaient en train de livrer à la France, à l'Angleterre et à la Russie, auxquelles venait tout récemment de se joindre l'Italie. S'il était authentique, le télégramme du ministre des Affaires étrangères d'Allemagne, Arthur Zimmermann, à l'ambassadeur d'Allemagne au Mexique, pays qui depuis quelque temps était plus ou moins en guerre avec les États-Unis, mettrait fin une fois pour toutes à la neutralité des États-Unis. Blaise soupçonnait le Foreign Office d'être l'auteur du télégramme. Il était rédigé en termes si véhéments qu'il n'avait pu être conçu que par une nation aux abois qui cherche par tous les moyens à inciter un pays allié à voler à son secours :

« Mes espions m'ont révélé que ce télégramme traînait à Londres depuis le mois dernier, ce qui semblerait indiquer que c'est là-bas qu'il a été écrit, à moins que ce ne soit ici même. » Hearst sortit sa copie d'une de ses poches, et se mit à lire d'une voix légèrement flûtée « Notre intention est de commencer le 1^{er} février une guerre sous-marine à outrance. » Il leva les yeux. « Ça, en tout cas, c'est vrai. Les Allemands n'y vont pas de main morte. Depuis quelque temps ils coulent tous les bateaux qui naviguent dans l'Atlantique. Ils sont idiots. La majorité des Américains ne veut pas la guerre. Moi le premier. Saviez-vous que Bernstorff avait été l'amant de Mrs Wilson ? »

Le Chef avait la déconcertante habitude de sauter d'un sujet à l'autre sans qu'on discernât le moindre lien entre

eux, du moins en apparence. Blaise avait effectivement entendu un bruit selon lequel l'ambassadeur d'Allemagne et la veuve Galt, ainsi qu'on avait surnommé un an plus tôt la deuxième Mrs Wilson, avaient été amants. Il est vrai que Washington n'était pas seulement « la ville de la conversation » chère à Henry James, mais également une cité vouée aux commérages les plus fantastiques (*Hearst fecit*).

« S'ils ont été amants, je suis sûr que leur liaison était terminée lorsqu'elle a épousé le Président.

— Pour en être sûr il faudrait être dans leur chambre à coucher, comme le dit très justement ma mère. C'est fou l'argent qu'elle peut avoir ! Et en plus elle est pro-anglaise. » Hearst poursuivit sa lecture : « Nous nous efforcerons néanmoins de respecter la neutralité des États-Unis. Dans l'éventualité contraire, nous proposerons au Mexique une alliance sur la base suivante : soyons alliés dans la guerre et nous récolterons ensemble les fruits de la victoire. En échange, nous accorderons au Mexique un soutien financier important et nous lui apporterons l'aide nécessaire à la reconquête de ses territoires perdus au Texas, au Nouveau-Mexique et en Arizona. » Hearst leva les yeux. « En tout cas celui qui a rédigé ce télégramme ne leur a pas promis ma propriété de Californie.

— Qui d'autre que Zimmermann aurait pu écrire ce télégramme ? »

Hearst se renfrogna.

« Thomas W. Gregory, l'attorney general. C'est du moins ce que je me suis laissé dire. C'est lui qui incite Wilson à entrer en guerre. Heureusement le reste du Cabinet est plutôt réticent. Et voici pourquoi, ajouta Hearst en lorgnant vers le télégramme Parce que celui qui a écrit ça, Zimmermann, Gregory ou les Anglais, suggère au Président du Mexique de s'allier aux Japonais et de nous

déclarer la guerre. C'est là que réside le principal danger pour nous!»

Blaise descendit de son bureau et s'assit sur une chaise. Derrière lui il y avait au mur un tableau qui le représentait avec sa demi-sœur et copropriétaire du *Tribune*, Caroline, et leur rédacteur en chef, Trimble. Blaise savait – comme tout le monde – que, lorsque Hearst voulait effrayer les populations, il invoquait toujours le Péril Jaune. Certains membres du gouvernement s'inquiétaient d'ailleurs des visées expansionnistes du Japon sur la Chine. Le Cabinet s'était réuni le 1^{er} février à la suite de l'ultimatum lancé par l'Allemagne aux États-Unis, déclarant que tout navire quittant l'Amérique à destination d'un des ports des puissances alliées serait immédiatement pris en chasse par les sous-marins allemands. Malgré les pressions de Gregory et celles d'autres membres du Cabinet, le Président, se souvenant qu'il avait été réélu comme «l'homme qui avait évité la guerre au pays», s'était contenté de suspendre les relations diplomatiques entre les deux pays. Il avait été soutenu, à la surprise générale, par ses secrétaires d'État à la Guerre et à la Marine. Chacun avait déclaré pour sa part que les États-Unis devraient laisser l'Allemagne assumer le leadership européen jusqu'au jour où la race blanche tout entière s'unirait pour repousser les hordes jaunes menées par le Japon. Hearst avait soutenu cette politique. Blaise l'avait combattue.

Trimble entra dans la pièce sans frapper. C'était un Sudiste d'âge avancé dont les cheveux jadis roux viraient à présent au rose.

«Monsieur Hearst, dit-il en s'inclinant, nous venons d'être informés de ce que le Président va dire au Congrès...

— La guerre? fit Hearst en se redressant.

— Non, monsieur. Il va demander la neutralité armée...

— La préparation militaire... soupira Hearst. La paix sans victoire. Une ligue mondiale des nations avec Wilson à sa tête. La mobilisation...

— Il ne dit pas tout cela dans son discours», dit Trimble en se retirant.

Blaise répéta la dernière plaisanterie à la mode.

«Le Président voudrait déclarer la guerre en douce afin que les bryanites – c'est-à-dire les pacifistes – de son parti ne se retournent pas contre lui.

— Sans parler de moi. Je suis toujours dans la course, vous savez.»

Comment l'ignorer? Tout le monde était au courant. Hearst comptait se représenter au poste de gouverneur de l'État de New York ou de maire de la ville de New York ou même à la présidence des États-Unis en 1920. Il avait encore de nombreux partisans, surtout parmi les nouveaux immigrants, les Germano-Américains et les Américano-Irlandais qui étaient tous ennemis de l'Angleterre et de ses alliés.

«Avez-vous vu *Les Périls de Pauline?*»

Blaise ajusta sans trop de peine son esprit à ce brusque changement de sujet. L'esprit du Chef ressemblait à une espèce de prodigieux kaléidoscope. Il éprouvait, tel un enfant, le besoin de dire tout ce qui lui passait par la tête. Il n'y avait aucun écran protecteur, aucune censure morale, entre ce qu'il pensait et ce qu'il disait, sauf lorsqu'il choisissait – ce qui lui arrivait assez souvent – de garder un silence énigmatique.

«Oui, j'en ai vu plusieurs épisodes. Miss Pearl White est une superbe femme. Elle est toujours en mouvement.

— C'est pourquoi nous appelons cela le cinématographe. Il paraît qu'en grec ça veut dire mouvement, expliqua Hearst d'un ton doctoral. Elle doit toujours fuir le danger, sinon c'est le public qui s'enfuirait de la

salle. Pour ce qui est de cette guerre, vous connaissez ma position. Je suis contre notre intervention, à l'inverse de vous. Cela dit, si le peuple américain désire vraiment cette guerre, je ne m'y opposerai, pas. Après tout c'est lui qui ira se battre, ce n'est pas moi. Je vais proposer un référendum national, comme ça tout le monde pourra se prononcer. Voulez-vous vous battre aux côtés de la France et de l'Angleterre, contre les gens de votre propre race, les Allemands et les Irlandais? »

Blaise se mit à rire.

« Je doute qu'on vous laisse poser la question en ces termes. »

Hearst grogna :

« Vous m'avez très bien compris. Je sais bien que ce n'est pas le, gouvernement qui va m'aider. J'ai quatorze journaux dans tout le pays, depuis la Californie jusqu'à New York. Mais il est trop tard, bien sûr. Les choses sont allées trop loin. Nous aurons la guerre, c'est certain. Puis l'Angleterre s'effondrera et les Allemands tenteront de nous envahir. Avez-vous pensé aux drapeaux? »

— Aux drapeaux? »

Cette fois l'inconscient du Chef avait pris Blaise de vitesse. Hearst sortit de l'immense poche intérieure de son veston un exemplaire du *Journal American* de New York. La première page était couverte de petits drapeaux rouge, blanc et bleu, entrecoupés de strophes du *Star-Spangled Banner*.

« Qu'en dites-vous? »

— Ça fait très patriotique.

— C'est l'idée. J'en ai assez de me faire traiter de pro-allemand De toute façon, je vais fonder une compagnie cinématographique, et j'aimerais vous avoir comme associé. »

Blaise accueillit cette proposition avec le plus grand calme.

« Mais je ne connais rien au cinéma.

— Et alors? Personne n'y connaît rien. C'est ça, le plus beau. Songez que pendant que nous sommes assis là à causer, des Chinois illettrés, des Hindous et même des Patagons sont en train de regarder ma *Pauline*. Pour voir un film il n'est pas nécessaire de connaître la langue d'un pays, comme lorsqu'on lit un journal. Tout est là, tout bouge sous vos yeux. Tout le monde peut comprendre. C'est la seule chose qui soit vraiment internationale. L'ennui, c'est que ma mère refuse de me prêter de l'argent et que je ne veux pas m'adresser aux banques. »

Cette fois Blaise ne put dissimuler sa surprise. Certes Phoebe Apperson Hearst contrôlait le vaste empire minier fondé par son mari, mais la fortune personnelle de Hearst était amplement suffisante pour financer une compagnie cinématographique. Hearst disposait d'un revenu de cinq millions de dollars par an dont une grande partie, il est vrai, servait à l'acquisition d'œuvres d'art plus ou moins authentiques qu'il rapportait de ses voyages autour du monde. Blaise répondit prudemment.

« Laissez-moi le temps d'y réfléchir.

— Pourquoi n'en parleriez-vous pas à votre sœur?

— Posez-lui vous-même la question.

— Vous ne voudriez pas me vendre le *Tribune* par hasard?

— Non. »

Hearst se leva.

« C'est ce que vous dites toujours. J'ai songé au *Washington Times*. C'est un journal qui perd de l'argent, mais pas plus que le *Tribune* lorsque Caroline l'a racheté et qu'elle l'a remis à flot. » Blaise éprouva tout à coup comme une morsure de jalousie qu'il tâcha de dissimuler à

son interlocuteur. Caroline avait en effet racheté, il y avait une quinzaine d'années, le *Washington Tribune*, journal alors moribond, qu'elle avait littéralement ressuscité. Et ce n'est qu'alors qu'elle avait permis à son demi-frère de devenir son associé. Depuis ils n'avaient eu qu'à se louer de leur association.

Hearst jeta un regard en bas dans la Quatorzième Rue.

« Je possède maintenant quatre, non, cinq salles de cinéma, rien que dans cette rue. Et j'ai en vue un petit endroit dans Harlem, un vieux casino que je compte transformer en studio. » Puis, repoussant du bout du pied les débris du fauteuil Biedermeier, il ajouta : « Je dois rester à New York à cause de l'échéance de 1920. Guerre ou pas, ce sera la grande année politique, et celui qui sera élu Président pourra alors... » Hearst pianota sur le télégramme posé sur le bureau de Blaise : « Je crois que c'est un faux, dit-il.

— Moi aussi, fit Blaise en hochant la tête. Ce serait trop commode... »

Hearst serra la main de Blaise.

« À présent je retourne à Palm Beach. Nous aurons cette guerre de toute façon, que nous le voulions ou non. Réfléchissez à ma proposition. Je débute à Harlem parce que ma base c'est New York. Mais dorénavant c'est à Hollywood qu'il faut être. Pigé ?

— Non, répondit Blaise qui, tel un dresseur d'animaux, reconduisit le grand ours à la porte. Mais je suis certain que vous, vous avez pigé... »

2

La duchesse était en retard. Pendant qu'il l'attendait dans le salon de Mme Marcia, Jesse Smith feuilletait *l'Almanach des Vermifuges* du docteur Jane, un gros livre rempli de cartes astrologiques et de dessins représentant des créatures

fantastiques dont une, une espèce de crabe monstrueux, donna à Jesse ou Jess (Jesse avec un *e* final pour les dames) à la fois mal au cœur et mal à l'estomac. Car dans ses cauchemars revenait périodiquement un gigantesque crabe d'une méchanceté inouïe, prêt à le dévorer. Et Jess se réveillait en sanglotant, aux dires de Roxy, les rares fois où durant leur bref mariage ils avaient pu passer ensemble une nuit entière.

Après avoir tourné quelques pages, Jess arriva à la balance, plus rassurante que le crabe avec son dard dans la queue, ou que le lion menaçant. Ce n'est pas qu'il craignît d'être dévoré par un crabe, un homard ou un lion. Non, ce qui l'effrayait le plus, la terreur de ses nuits, c'était d'avoir la figure écrasée par la patte d'un énorme lion et de mourir d'étouffement.

Jess prit une profonde inspiration. Dans un coin du salon une cassolette en laiton remplie de cendres de bois de santal répandait un parfum d'encens rassis mêlé à une odeur de poulet bouilli émanant de la cuisine.

Le salon de Mme Marcia était séparé du sanctuaire intérieur par un rideau de grains versicolores censé évoquer les Mille et Une Nuits, mais les grains étaient si écaillés qu'ils faisaient plutôt penser à des sucres d'orge à demi rongés. Ce qui n'avait d'ailleurs nullement empêché la moitié du Tout-Washington (hommes et femmes confondus) de venir se faire dire la bonne aventure entre ces quatre murs. Nouvelle sorcière des temps modernes, Mme Marcia se faisait annoncer sur ses cartes de visite comme « faiseuse et conseillère de Présidents ». Abrisée derrière sa verroterie, elle fredonnait en ce moment une espèce de cantique entrecoupé de paroles d'une chanson à la mode popularisée par les Ziegfeld Follies en 1916 et qu'on entendait maintenant depuis près d'une année sur tous les électrophones du pays. Jess, ayant fini de

compulser l'*Almanach* du docteur Jane, regardait d'un œil morne un diplôme aux couleurs criardes accroché au mur et attestant à tous et à chacun que par la présente une certaine Marcia Champrey, originaire de..., était ministre à part entière de l'Église Spiritualiste.

Mme Marcia avait été une idée de Daugherty. « Je ne suis jamais allé chez elle, mais d'après ce qu'on m'en a dit, c'est tout à fait la personne qui convient à la duchesse, car vous savez comme moi que la duchesse a besoin de beaucoup de soins. » Comme tous les politiciens Daugherty parlait un langage codé, mais Jess, qui, comme Daugherty, était natif de Washington Court House dans l'Ohio, comprenait très bien ce code. D'ailleurs il n'avait rien à refuser à Harry M. Daugherty. C'était lui qui lui avait mis le pied à l'étrier à ses débuts et qui l'avait présenté à tous ces politiciens de l'Ohio qui venaient solliciter l'aide de Daugherty au moment des élections – *leurs* élections, bien entendu. Bien qu'il eût été autrefois président du comité républicain de l'Ohio et qu'il fût à jamais partie de l'histoire américaine pour avoir fait élire William McKinley au poste de gouverneur de l'Ohio en 1893 – lançant pour ainsi dire le soleil dans le ciel de la République –, Daugherty lui-même n'avait guère eu de chance en politique. Battu de soixante-dix-sept voix pour les élections au poste de gouverneur, il s'était résigné à n'être plus que l'éminence grise de tout candidat susceptible de s'installer un jour sur le trône suprême. Or le trône était momentanément vide, ou, pour être précis, il était occupé par Woodrow Wilson, un Démocrate, phénomène contre nature auquel remédierait en 1920 l'élection d'un Président républicain. Mais c'était pour dans trois ans, et d'ici là il y avait certaines dispositions à prendre. Et d'abord s'assurer du concours de Mme Marcia.

« Est-elle toujours aussi en retard ? » demanda Mme Marcia en entrant dans la pièce toutes voiles dehors

tel un navire sous le vent. Elle avait jadis fait partie de la compagnie de ballet du Frank Deshon Opera Company, comme elle l'avait dit à Jess lors de sa précédente visite. « À seize ans », précisait-elle, au cas où quelqu'un s'aviserait de compter les années écoulées depuis le jour où son nom s'inscrivit en tout petits caractères au bas d'une très grande affiche datant de l'époque McKinley. À présent la danseuse était devenue ministre de l'Église Spiritualiste et diseuse de bonne aventure en ces temps sombres où Woodrow Wilson régnait à la Maison-Blanche et où chaque jour ressemblait pour les Républicains à cette journée de février, humide, venteuse, glaciale.

« Non, la duchesse est la ponctualité même, répondit Jess en se levant comme chaque fois qu'une dame entrait dans une pièce. Il se peut que le temps...

— Ah oui, le temps... »

Au fil des années Mme Marcia avait égaré ses consonnes et elle ne parlait plus maintenant que d'une façon extrêmement raffinée comme ces Créoles qui ne prononçaient pas le *r* de peur de s'abîmer la gorge. Elle portait une robe toute noire, agrémentée d'un collier de perles, ainsi qu'il sied à une prêtresse. Seule la couleur rousse de ses cheveux rappelait ses origines et jetait une note discordante dans cet ensemble d'un goût autrement si sûr. Jess avait fait sa connaissance chez Daugherty qui ne jurait plus que par elle. Bien que Jess crût avec ferveur au monde des esprits, il s'intéressait principalement à ceux qu'il rencontrait chez lui dans le petit cagibi au bas de l'escalier et qui lui inspi-raient une terreur mortelle. Seul George, son chauffeur, osait s'y risquer, et en ressortirait sain de corps et d'esprit.

« Et comment se porte Mr Micajah ? Bien, j'espère. »

Micajah était le nom dont Mme Marcia se servait pour désigner Daugherty. Mme Marcia insistait pour donner à ses clients un nom d'emprunt. « Sinon, je

risquerais d'être influencée quand je consulte les astres.» Daugherty prétendait qu'elle ignorait toujours le nom de la personne dont elle tirait l'horoscope: d'où les sommes astronomiques qu'elle demandait. Mme Marcia était un personnage légendaire dans la capitale. Les plus hauts dignitaires de la République avaient souvent recours à ses services. En général ils évitaient de se rendre en personne chez Mme Marcia, qui aurait pu les reconnaître grâce aux photos d'eux qui paraissaient dans les journaux (sans parler des actualités filmées), et préféraient se faire représenter par des intermédiaires.

« Oh, très bien. Il est rentré... » Jess faillit dire: dans l'Ohio. « Chez lui. Mais son – euh – ami est ici. Je veux dire: le mari de la duchesse.

— Un horoscope très intéressant, je dirais même très significatif... »

Mme Marcia ne connaissait au vrai que le jour et l'heure de la naissance du mari de la duchesse. Certes, elle possédait un annuaire du Congrès et elle pouvait très facilement, si elle le voulait, contrôler les dates de naissance de tous les congressmen, à supposer toutefois que le client en question fût au Congrès. Mais, comme disait Daugherty, même si elle connaissait le nom de la personne dont elle tirait l'horoscope, comment aurait-elle pu prédire son avenir sans quelque assistance venue d'en haut? Toute la ville savait qu'elle avait prédit l'accession à la vice-présidence du titulaire actuel, Thomas R. Marshall. Or un tel événement était proprement inimaginable...

« Je n'ai jamais vu un hiver si rigoureux. J'ai pourtant vécu à New York...

— Pourquoi êtes-vous venue à Washington?

— Le destin, répondit Mme Marcia, comme si elle parlait d'un vieil ami à elle, sûr et loyal. J'étais associée à Gipsy Oliver à Coney Island. Surtout par amusement,

ajouta-t-elle en baissant la voix jusqu'au murmure. C'était une femme extraordinaire... je ne devrais pas vous dire ça, je suis une sottie, mais je ne sais pas être injuste. De toute femme on croit pouvoir se défendre, ce n'est pas comme les hommes, mais celle-là, elle avait du génie. Oui, je dis bien du génie. C'est une chose tragique le génie chez une femme. Et notamment le génie prophétique. Cassandre. Vous connaissez? Bref j'étais mariée. Heureuse en ménage, du moins je le supposais. Deux beaux enfants. Mon mari le docteur Champrey, gagnait très bien sa vie. Excellente clientèle. Spécialiste des reins. Mais les esprits ont parlé à Gipsy Oliver, et elle m'a parlé, elle. Méfiez-vous des dindes, m'a-t-elle dit un jour. J'ai cru à une plaisanterie. J'ai ri. Sottie que j'étais! Ah, si j'avais pu prévoir! De quelle dinde voulez-vous parler? Je sais ce que c'est qu'une dinde et je n'en raffole pas. Beaucoup trop sec à mon goût. À moins de savoir les arroser. Hélas, c'est un talent que je n'ai pas. Le mois suivant, c'est-à-dire en novembre, j'étais à la cuisine en train de préparer le repas du Thanksgiving Day lorsque mon mari me dit: "Je vais acheter une dinde." Je me souviens maintenant d'avoir tressailli des pieds à la tête. C'était comme si un fantôme avait posé sa main glacée sur mon épaule.»

Malgré la chaleur qui régnait dans la pièce Jess se mit à frissonner.

« Je lui dis: "Horace, tu sais que je ne suis pas spécialement friande de dinde. Achète plutôt un poulet." » Elle reprit son souffle. « "Pourquoi ne pas faire un petit extra? me dit-il, c'est jour de fête". Là-dessus il est parti et il n'est jamais revenu. Qu'en dites-vous, mon bon monsieur? ajouta-t-elle en fixant sur Jess des yeux injectés de sang.

— On l'a tué? »

Jess avait toujours pensé qu'un jour il mourrait de mort violente.